

—C'est encore trois ou quatre mois à attendre.

—Oui.

—Soit, j'attendrai.

Lorsque Blanche n'allait pas se promener avec son frère et de Mégrigny, elle ne sortait jamais sans être accompagnée de sa femme de chambre, qui se nommait Antoinette. C'était une grande et belle fille de vingt quatre ans, haute en couleur, à l'œil vif, hardi, effronté même ; elle avait le sourire faux, le regard sournois et plein d'astuce. Mais elle savait si bien se servir de l'hypocrisie, pour mettre un masque sur son visage, cacher ses défauts, ses vices, pour se donner un air modeste, réservé, naïf et plein de candeur, qu'on lui aurait, comme on dit, donné le bon Dieu sans confession.

Enfin, Antoinette était ce qu'on appelle une fine mouche.

C'était le baron qui, après lui avoir donné ses instructions, l'avait placée auprès de Blanche. Elle jouait près de la jeune fille, mais plus en apparence qu'en réalité, le rôle d'un duègne sévère. Sévère, pourquoi l'aurait elle été avec cette bonne petite, toute de cœur, qui lui parlait avec tant de douceur, et la traitait plutôt en amie qu'en domestique ?

Si, souvent, lui faisant son éloge, elle entreprenait Blanche de M. de Mégrigny, ainsi qu'on le lui avait recommandé, c'est que la jeune fille se plaisait à reconnaître elle-même toutes les belles qualités de l'ami de son frère.

Toutefois, elle ne répondait pas complètement à ce que de Simiane attendait d'elle. Elle ne cherchait pas à insinuer à sa jeune maîtresse que M. de Mégrigny rendrait sa femme très heureuse et qu'il était le mari qui lui convenait. Non, cela, elle ne le pouvait pas.

Au contraire, connaissait les intentions du baron et de M. de Mégrigny, elle se sentait prise pour la jeune fille d'une profonde pitié.

Quoi ! on voulait jeter cette fleur de jeunesse et de beauté dans les bras d'un deterré ? C'est monstrueux !

Antoinette ne pouvait pas empêcher cela ; mais elle se disait que si le baron forçait sa sœur à épouser M. de Mégrigny, celui-ci n'aurait rien à dire s'il arrivait certains malheurs conjugaux dont ne sont pas toujours exemptes des unions mieux assorties. Il aurait mérité son sort.

Comme on le voit, Antoinette, fille sans principe et dépourvue de sens moral, était, d'ores et déjà, disposée à fermer les yeux sur une intrigue amoureuse et même à lui prêter la main, si on le lui demandait.

Ce qui avait beaucoup contribué à établir une sorte d'intimité entre Mlle de Simiane et sa femme de chambre, c'est que celle-ci n'était pas une incube pour la jeune fille. En effet, à l'âge de dix-sept ans, recommandé par un ami de Mme de Simiane, Antoinette était entrée au service de la baronne, qui s'était intéressée à elle, l'avait dressée, ce qui n'avait pas été très facile, et mise à même de remplir assez convenablement les fonctions de femme de chambre.

Antoinette avait toujours été très gentille pour Blanche lorsque la jeune fille, en congé, venait passer un jour ou deux chez sa mère, et Blanche, très sensible à un témoignage d'affection, avait répondu par un sentiment d'amitié aux gracieusetés de la jeune femme de chambre.

Mais Antoinette était à peine restée deux ans au service de Mme de Simiane.

Mais quand Blanche fut à la veille de sortir du couvent, de Simiane pensa à Antoinette pour en faire la femme de chambre de sa sœur. Antoinette et la savait peu scrupuleuse. Et puisqu'elle n'avait pas oublié le passé, elle lui serait absolument dévoué et n'hésiterait pas, s'il le fallait, à devenir sa complice. Donc, aucune autre ne pouvait mieux qu'elle l'aider à arriver au but qu'il poursuivait.

Sûr qu'il pouvait compter sur elle, le baron lui adressa une lettre dont nous donnerons le résumé en ces quelques mots :

« J'ai besoin de toi, viens à Paris de suite, je t'attends. »

Elle reçut la lettre le vendredi matin. Le samedi, à dix

l'après-midi, la tête haute, gonflée d'un vie orgueilleuse, elle rentra à l'hôtel de Simiane.

Le baron la reçut immédiatement

— Ah ! te voilà, lui dit-il, c'est bien, tu ne t'es pas fait attendre.

— Est-ce que je n'ai pas toujours été douté ? Comme autrefois votre volonté est la mienne et vos désirs sont les miens.

— Ma chère, tu es toujours charmante.

— Vous le dites, mais peut-être ne le pensez-vous pas, soupirez-elle.

Elle se mit à pleurer. Ce n'étaient pas de fausses larmes, car elle était très émue ; cela lui faisait quelque chose de le revoir.

Raoul se prêta d'assez bonne grâce à cette tendre effusion.

Ensuite l'ayant fait asseoir et voyant qu'elle était disposée à l'écouter, il lui dit pourquoi il l'avait appelée à Paris. Il lui fit connaître quelques-uns de ses projets et lui expliqua comment elle pouvait être pour lui un auxiliaire. C'était elle qu'il avait choisie pour être, non pas la servante de sa sœur, mais sa confidente et son conseil. Si elle répondait, comme il l'espérait, à ce qu'il attendait d'elle, elle n'aurait qu'à se féliciter plus tard d'avoir été son alliée.

— J'ai compris, répondit-elle, vous pouvez compter sur moi.

Quelques jours après, Blanche sortit du couvent.

— Reconnaît tu mademoiselle ? lui demanda le baron, en lui présentant l'ancienne domestique.

— Oui, mon frère, c'est Antoinette.

Blanche ne dissimula point sa satisfaction.

— Alors, reprit le baron, tu es contente, d'avoir Antoinette pour femme de chambre !

— Oui, mon frère, très contente. Autrefois, quand je n'étais encore qu'une enfant, Antoinette a été bonne pour moi ; aussi je vous le dis devant elle, mon frère, il me sera agréable d'avoir Antoinette auprès de moi, et elle sera plutôt mon amie que que ma femme de chambre.

Alors, je vois que vous vous entendrez fort bien ensemble, tout est donc pour le mieux.

Antoinette avait su gré à la jeune fille de ses bonnes paroles et de l'accueil gracieux qu'elle lui avait fait.

— C'est bon, s'était-elle dit, elle, n'aura pas à faire à une ingrato et, à l'occasion, je saurai le lui prouver.

Nous savons comment Antoinette remplissait auprès de Blanche la mission de confiance dont le baron l'avait investie. Une douce parole, un sourire de la jeune fille lui faisait oublier le rôle qu'elle devait jouer.

Cela ne l'empêchait pas de dire à de Simiane :

— Votre sœur est une mignonne enfant, douce comme un mouton et sans grande volonté ; le moment venu, elle fera tout ce que vous voudrez.

En réalité elle aurait voulu pour Blanche toute autre chose que ce que le baron avait en tête. Malgré ses mauvais instincts, son manque de conscience et de scrupule, malgré sa vénalité et sa perversité, en dépit d'elle-même, elle éprouvait de la répugnance à être complice de ce qu'elle appelait une chose monstrueuse. Et si elle ne pouvait pas aller jusqu'à défendre la jeune fille contre son frère, elle la plaignait du fond du cœur.

II

LES AMOUREUX

On était à Dieppe.

En ce temps-là, Dieppe n'avait pas une grande renommée, et sa belle plage n'était pas, à beaucoup près, ce qu'elle est aujourd'hui.

C'était sur la plage sablonneuse de Trouville, alors très à la mode, très courue, que se donnait rendez-vous le Tout-Paris mondain et élégant. Les autres villes de la côte normande étaient jalouses de Trouville.

Mais, comme toute chose, les engouements passent.